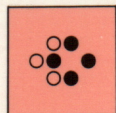


Le clocher brun

Marco Lodoli

Traduit de l'italien par Martine Guglielmi



P.O.L



Extrait de la publication

Le clocher brun

DU MÊME AUTEUR

Chronique d'un siècle qui s'enfuit, *P.O.L.*, 1987

MARCO LODOLI

Le clocher brun

*traduit de l'italien par
Martine Guglielmi*

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

Couverture :
L. Cremonini, « La Chaleur dans la rue »
huile sur toile, 1955-1960
© by Spadem 1991

Titre original
« Grande Raccordo »
© Gruppo Editoriale Fabbri, Bompiani, Sonzogno, 1989
© P.O.L éditeur, 1991, pour la traduction française
ISBN : 2-86744-211-7

A Silvia

*« On croirait avoir
ici dans la maison une autre maison, faite d'ombre,
et dans la vie une autre vie, éternelle. »*

Beppe Salvia

Le septième nain

En janvier mille neuf cent quarante-sept, pour la première fois de sa vie, Teresa entra dans un cinéma ; c'était la salle paroissiale inaugurée depuis peu. En s'asseyant tout doucement à une place au dernier rang, son billet serré dans sa main, le cœur battant, elle pensa que c'était comme à l'église : il y avait des chaises alignées et des murs blancs, la même crainte en elle, et la statue de sainte Émérentienne dans un coin, avec des fleurs devant. Il y avait les mêmes gens. Peut-être fallait-il se mettre à genoux et se signer ? En tout cas, il convenait d'avoir une attitude respectueuse, humble, qu'on voie tout de suite qu'elle n'était rien et que Dieu était tout, en ce lieu inconnu comme en tout autre lieu de la terre. Puis la lumière s'éteignit d'un coup. Tous s'immobilisèrent ; derrière, quelque chose tremblotait et sur la grande toile blanche, là-bas, apparurent des images miraculeuses. C'était une émotion nouvelle, une bien plus grande émotion que la messe, où l'Esprit était toujours annoncé et ne se montrait jamais, pas même sous la forme d'une colombe ou bien d'un billet de mille lires dans son sac : c'était plus émouvant que tout ce que Teresa avait jamais connu, y

compris les bombardements. Peu après, dans le cinéma, les gens riaient et applaudissaient, les enfants, excités, couraient, des hommes fumaient et remettaient leur chapeau, deux amoureux s'embrassaient en catimini. La fumée des cigarettes flottait dans les rayons du projecteur dont elle révélait la présence dans l'obscurité, comme les rayons du soleil quand ils surgissent majestueusement d'énormes nuages noirs.

Le film, c'était *Blanche-Neige et les sept nains*, et Teresa, lorsqu'elle comprit qu'il était permis de s'amuser, s'amusa comme cela ne lui était jamais arrivé en seize années d'existence, comme une folle, sans plus craindre ces faisceaux de lumière dans les ténèbres ni sainte Émérentienne. Elle aima par-dessus tout la scène du bal, mais aussi, bien sûr, le prince charmant. Elle pleura et rit d'émotion, oubliant tous ses ennuis, s'oubliant presque elle-même.

En revenant vers la maison où elle était placée, elle pensa que Teresa était un prénom idiot de domestique sans instruction, de bonniche avec de gros mollets qui n'avait pas un seul parent en ville ; qu'il aurait mille fois mieux valu s'appeler Lola ou justement Blanche-Neige. Avec un pareil prénom sur ses papiers, elle aurait été plus belle et plus intelligente et les gens l'auraient respectée et lui auraient même peut-être fait des cadeaux. D'ailleurs, pour Teresa, tout le mystère de l'existence se trouvait caché dans les noms. Par exemple, le crépuscule était le moment le plus triste de la journée parce que quelque chose de minuscule crevait. L'abricot était le matin le fruit le plus savoureux, plein d'allégresse et de grimaces. C'était bien d'avoir des myosotis sur sa table de nuit, de boire du barbera et de chausser des ballerines. Les mots n'avaient pas besoin d'être compliqués, mais il fallait qu'ils aient une

petite lueur à l'intérieur, une sorte d'histoire. Elle aimait se mettre à la fenêtre et appeler d'une voix forte la bonne de la maison d'en face : Maddalena, Maddalena... C'était beau aussi de dire mon amour, je t'aime, avec ces mots si chauds qui se mêlaient au souffle chaud. Ou du moins, c'est ce qu'imaginait Teresa, car elle ne l'avait encore dit à personne. Dieu a donné un nom aux choses pour que nous ne commettions pas d'erreur, c'est évident : il suffit de poser ton oreille sur le monde et tu sais ce qui est bien et ce qui est mal. Voilà ce que pensait Teresa, alors que deux cents mètres seulement la séparaient de sa porte, deux cents mètres dans une rue sombre qui longeait un terrain vague.

Là, au milieu, un homme l'attendait, un rasoir à la main. Il la viola sous un petit mur, en murmurant dans son cou : si tu parles, je te tue, va raconter ça et je te tue. Il bégayait, il trébuchait sur le dernier mot. Il lui dit aussi : je suis la volonté de Dieu ; si tu résistes, je t'égorge comme un agneau et il poussa plus fort, il poussa et finit. Pendant une minute il resta sur elle, immobile et lourd comme un mort, pendant que la tramontane de janvier faisait tout s'envoler autour d'eux : les feuilles, les papiers, et gonflait son souple pardessus en poil de chameau. Teresa avait l'impression qu'il ne respirait plus et que dans sa poitrine son cœur avait cessé de battre ; elle lui disait : monsieur, comment ça va, monsieur, vous ne vous sentez pas bien ? L'homme se souleva comme si on l'avait saisi par les revers de son manteau et, en trois bonds, il disparut dans l'obscurité, poussé par une sombre rafale.

A la maison, Teresa mit le couvert, prépara le dîner, servit à table. Sa patronne lui demanda si le film lui avait plu et Teresa répondit : oui. L'ingénieur dit : Teresa, il est temps que tu te cherches un fiancé, un garçon sérieux, qui

ait du travail et une moto. Il effleura sa cuisse sous la nappe. Teresa n'écoutait pas. Elle se sentait pleine : importante comme personne dans cette maison, et désespérée.

Neuf mois plus tard, Teresa accoucha dans la baignoire. Elle s'étonna d'avoir si peu souffert, de n'avoir presque pas perdu de sang. C'était comme si une savonnette rose avait glissé d'elle. Ça fait moins mal que lorsqu'on fait tomber une assiette, ou un verre du beau service, pensa-t-elle. Elle enveloppa l'enfant dans une serviette de toilette et le porta à la cave, où personne n'entrait jamais et où elle avait préparé un berceau.

Ce soir-là, elle ne dit rien ; elle fit comme toujours ; elle ne dit rien. Elle remarqua que ses mains tremblaient un peu quand elle remonta la fermeture éclair de la robe de Madame qui allait au théâtre, et ce fut tout ; que dans la glace de l'armoire elle était plus belle que Madame.

Le lendemain, elle alla déclarer à l'état civil la naissance de son fils. Pour le prénom, elle n'avait aucune hésitation : Simplet, puis tous les autres : Prof, Joyeux, Dormeur, Atchoum, Grincheux, Timide. Mais entre un nain et l'autre, l'employé choisit d'omettre la virgule, ou le tiret, de sorte que, sur les papiers, tous les prénoms du nouveau-né figuraient à la queue-leu-leu.

Sa mère l'éleva dans la cave, lui apprenant à ne jamais pleurer, à ne pas faire de bruit, à parler rarement et à voix basse, à dormir beaucoup, mon amour, mon trésor. Après le sevrage et les bouillies, Teresa lui portait à manger une fois par jour, le soir, quand elle descendait jeter les ordures. Toute la nourriture était contenue dans une boîte et elle lui expliquait comment la répartir entre les différents repas, l'heure des biscuits, celle de l'œuf dur.

L'enfant écoutait, assis sur les volumes d'une vieille

encyclopédie, ses yeux étroits comme ceux d'un chat, ses boucles cachées sous un bonnet de laine et ses mains enfouies dans les poches de son manteau, parce qu'il faisait toujours froid à la cave, c'était toujours la nuit. Quand sa mère était partie, il mangeait tout, parfois même le carton de la boîte. Mais d'autres fois, il s'accrochait à sa mère et c'était dur pour Teresa d'arracher ses mains de ces boucles et de le précipiter tout seul dans l'ombre au-delà de la porte close avec la barre et le cadenas. Elle aurait au moins voulu le faire jouer un peu chaque soir ; mais les jeux font du bruit, ils attirent la police et les bonnes sœurs. Nous sommes de purs esprits, disait Teresa à son enfant, nous jouons avec les pensées. Elle lui acheta cent crayons de couleur pour qu'il dessine ses rêves et les pensées qui lui venaient, et aussi pour qu'il joue à les renverser tous sur le sol et à en prendre un à la fois sans faire bouger les autres d'un millimètre, jusqu'à ce que soit libéré le crayon blanc, comme dans ce jeu chinois.

De la cave, Simplet etc. fit son royaume. Il y avait d'immenses armoires, des cuisinières à bois avec leurs ronds de fonte et leurs petites portes, des fauteuils à bascule, des coffres, des toiles d'araignées de deux mètres de large, des hallebardes, des livres et des journaux gonflés d'humidité et tout jaunis, de petites bêtes rampantes, des corbeilles en osier défoncées, des pierres, des lampes, des photographies et mille parcours à inventer silencieusement. Simplet etc. ne croyait pas qu'il pût exister autre chose hors de cet endroit, même si sa mère lui en parlait comme d'une certitude et le lui garantissait. Il y avait le bruit de l'ascenseur, parfois un bruit de pas et la voix de quelque locataire, quelqu'un qui disait : il faudrait tout jeter ; voilà ce qu'il y avait dehors. L'enfant avait du ciel une idée incertaine, dubitative. Teresa le lui promettait :

bientôt tu le verras, tu l'aimeras beaucoup. Lui croyait qu'il s'agissait d'une poussière ou d'un animal qui se transforme et entre dans les poumons. Il le confondait avec la mer et le cinéma de la paroisse, autres promesses de sa mère, ou avec les drapeaux. Enfin c'étaient des mots : le ciel, l'orage, l'homme qui m'a violée, des paroles de mère.

Quand il était fatigué, l'enfant s'enfermait dans un buffet et coloriait ses rêves et ses réflexions. C'étaient des feuilles entièrement couvertes de griffonnages, des enchevêtrements de lignes, de tourbillons, de taches, sans un coin de libre. Teresa les encadrait et les accrochait dans sa chambre; elle soupirait en les regardant. Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? murmurait-elle le soir à l'enfant qui tenait ses pieds dans ses mains et avait un pan de sa chemise dans la bouche, ses boucles tombant sur ses yeux vagues, comme ceux d'un poisson dans un bocal, qu'est-ce qui te passe par la tête ? et lui, il lui donnait cent couleurs mêlées sur le papier, comme une énorme vomissure.

Cela inquiétait Teresa ; mais l'impression d'avoir vu dans la rue, trois ou quatre fois, l'homme qui l'avait coincée contre le mur l'inquiétait plus encore : un type avec un large pardessus en poil de chameau et le visage maigre, triste, qui de loin la scrutait et disparaissait au coin des rues, au-delà des rayonnages du supermarché, dans la foule. Un après-midi, elle le sentit derrière elle, elle ne le voyait pas mais elle sentait dans son dos qu'il était tout proche et avait encore dans sa poche le froid du rasoir. Et, en effet, un homme passa rapidement à côté d'elle, le vent gonflant son manteau ; ce ne fut qu'un instant pendant lequel il effleura ses cheveux et lui dit : tout va bien, Teresa.

Une mèche blanche apparut sur sa tempe. Elle pensa longtemps aller chez le coiffeur la faire teindre et puis elle

Les nouvelles de Marco Lodoli réunies dans ce volume nous transportent sur les franges extrêmes d'une grande ville qui ressemble assez à Rome. Du côté des banlieues, entre périphérique et voies rapides, s'étendent des quartiers bâtis à la diable, peuplés d'êtres eux-mêmes marginalisés, rejetés par un système auquel ils n'ont ni les moyens ni finalement le désir de s'adapter. Ce sont ces personnages surprenants, improbables et un peu égarés dans leurs vies souvent douloureuses mais animées de passions parfois imprévisibles, que suit le regard extraordinairement attentif et sensible de Lodoli, à la limite d'un fantastique très maîtrisé, sans aucun souci de pittoresque mais avec une intelligence aiguë et tendre, et dans un langage d'une constante invention.

Marco Lodoli, dont nous publions ici le 2^e livre traduit en français, a une trentaine d'années, il est enseignant dans un lycée de la banlieue de Rome.

Leonardo Cremonini, "La chaleur dans la rue"
huile sur toile, 1955-1960.
Maquette : Jean-Pierre Reissner



9 782867 442117

2-86744-211-7
F 10211-05-91

150 F